

Le français qui va bien

Alice M.
www.alicem.net

Principalement août et septembre 2026

A philosopher/mathematician named Bertrand Russell [...] once wrote: “Language serves not only to express thought but to make possible thoughts which could not exist without it.” Here is the essence of mankind’s creative genius: not the edifices of civilization nor the bang-flash weapons which can end it, but the words which fertilize new concepts like spermatazoa attacking an ovum.¹

Dan Simmons, « *Hyperion* »

1. Oui, j’introduis un essai sur le français avec de l’anglais, mais c’est la version que j’ai lue, et je n’ai nulle envie de vous asséner une traduction de mon cru à l’emporte-pièce.

IL Y A DÉJÀ PAS MAL DE TEMPS, on m’a offert, en guise de cadeau d’anniversaire semi-trollesque, un exemplaire du « tract » Gallimard du collectif *Les Linguistes atterré-e-s* intitulé *Le français va très bien, merci*.² Il se trouve que je passe souvent pour un *grammar nazi*. Ça pouvait être justifié à une époque. Cependant, aujourd’hui, ce qui me tient avant tout à cœur, c’est d’éviter les ambiguïtés, de permettre les nuances, et de ne pas être confronté à des trucs qu’il est nécessaire de lire (ou d’entendre) trois fois pour être relativement confiant quant à leur signification.

À vrai dire, je suis moi-même féru de néologismes et autres bizarreries, mais je tente de faire la part des choses, en limitant par exemple les emprunts anglais quand ils n’apportent, justement, aucune nuance ayant de la valeur. Là où je veux en venir, c’est que je ne me considère pas comme « tout blanc ou tout noir » sur ces questions. En l’occurrence, je suis aligné avec de nombreuses choses mentionnées dans le tract du collectif, et ne l’ai pas trouvé inintéressant. Il n’empêche qu’il m’a également agacé sur de nombreux points, et pas seulement à cause du ton pédant – limite hautain – qui transparaît dans la majeure partie de ses pages – jusque dans le titre, qui semble sous-entendre « fermez-la, il n’y a rien à ajouter ». À l’inverse, quand j’ai lu certaines des critiques disponibles en ligne au sujet du tract, j’ai également trouvé que celles-ci faisaient occasionnellement preuve de mauvaise foi (sans parler des mecs qui ont l’air de ne même pas avoir lu le document). Malgré tout, certaines d’entre elles soulèvent des points qui m’apparaissent comme valides.

Encore et toujours : les nuances.

Car oui, on peut adorer certaines rectifications de 1990 (putain, les nombres en toutes lettres avec des traits d’union

2. https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Linguistes_atterr%C3%A9es#Le_fran%C3%A7ais_va_tr%C3%A8s_bien,_merci

partout de manière indiscriminée, quel kif), *mais aussi* être irrité par une virgule mal placée ou un trait d'union oublié, à même de faire buguer l'analyseur syntaxique embarqué dans un cerveau plus habitué aux romans qu'à TikTok.^{3 4} Or, le tract a souvent une vision manichéenne, à base de maudits « puristes », comme si on était toujours du même côté de la barrière sur toutes les questions imaginables. Il m'arrive d'écrire des *-é-e-s* et même (ciel!) un *iel* occasionnel, mais j'y suis vite plus réticent lorsque, par effet domino, cela pousserait à truffer une phrase de *elleux* et autres *maon* en cascade. J'utilise ces outils lorsque j'ai le sentiment que ça *débloque* une situation, pas quand ça en fait un sac de nœuds. Je vous prie d'avance de m'excuser s'il demeure des références brouillonnes, dans le présent document, aux auteur-e-s du tract.

Au fait, je m'entraîne en ce moment à dégager les accents circonflexes qui ont sauté, en 1990, sur les *u* et les *i*, donc ne vous étonnez pas si vous avez l'impression de voir des fautes liées à ça. Comme sur ce *entraîne* à l'instant, d'ailleurs. C'est UNE ÉVOLUTION comme diraient certains.

Ainsi, je vais étaler ici mes impressions sur cette histoire, et donc un peu sur notre langue par la même occasion, en essayant de conserver un certain recul et de rester conscient de mon manque de connaissances fondamentales dans le domaine concerné. Cet essai ne sera assurément pas exempt de défauts; en demeurer conscient me semble important également. J'espère que ça sera au moins un peu intéressant. Je pense que certains novices un peu ouverts peuvent avoir un apport plus grand que des experts aveuglés par une conception

3. <https://web.archive.org/web/20260121074921/https://www.frontiersin.org/journals/psychology/articles/10.3389/fpsyg.2013.00019/full>

4. https://www.alicem.net/files/pics/traits_d_union_pave.png

trop binaire des choses. Ce document est aussi une sorte de droit de réponse, compte tenu des boutades souvent caricaturales que me vaut mon rapport conflictuel avec la langue. Mais bon, je ne me fais guère d'illusion sur la taille de mon public, de toute manière, haha.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire, pour me lire, d'avoir soi-même consulté le tract, mais difficile pour moi d'en juger. Au pire, sa table des matières est visible sur Wikipédia (mais mes sections ne se calquent pas dessus), et on doit pouvoir en trouver des résumés ou extraits (voire le texte intégral ?) sur le net. Il est également présenté sur tract-linguistes.org. Au fond, il s'agit juste de blablater à propos du français à notre époque, quoi, donc au pire tant pis, hein.

Le but n'est pas de relancer un débat, mais plutôt de le presser comme un citron pour éviter d'avoir à y revenir sans cesse. Je n'ai plus l'endurance et la motivation de mes vingt ans pour m'empêtrer, en temps réel, dans des histoires de ce type.

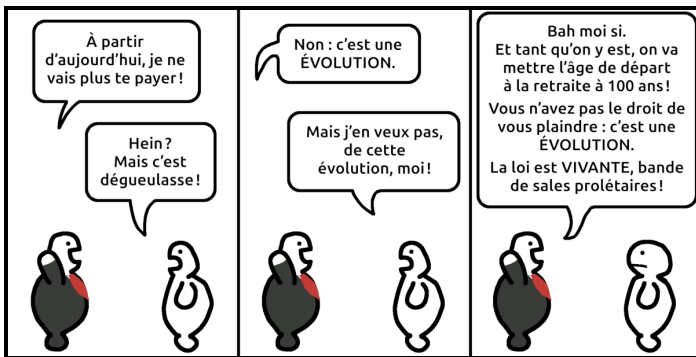
Faibles

Commençons par des thèmes assez globaux.

Les auteur·e·s du tract parlent du français comme s'il s'agissait d'une espèce de relique sacrée, et nous sortent des trucs comme si c'était propre à notre langue alors que je suis à peu près certain que ce n'est pas du tout le cas. Par exemple, iels mentionnent une « peur de la faute » chez nos concitoyens, ou s'émerveillent du fait que « le français est capable d'accueillir une infinité de synonymes ». Je trouve ces évocations un peu ridicules, et elles ne font guère avancer le schmilblick à mon sens. Non que ça soit faux, juste que ça fait un peu « francocentrisme », et que voir des particularités dans des

banalités ne nous aide guère à analyser la situation de notre langue à nous.

Dans le registre des éléments qui n'aident pas vraiment : le tract noie parfois le poisson en enfonçant des portes ouvertes, au milieu de déclarations plus substantielles. Passons rapidement sur le « on enseigne une version épurée [du français] et non toutes les variantes » (bah oui, encore heureux, lol), et examinons davantage la déclaration suivante : Les linguistes « savent que la langue est en perpétuelle évolution ». Eh bien, les quidams aussi, hein ! D'ailleurs, un truc qui en a fait tiquer d'autres que moi est le « Ce n'est plus la langue de Molière » : oui bah c'est une image, quoi, comme « pays des Lumières », hein. Si vous commencez à interpréter littéralement toutes les expressions, dans un essai linguistique qui plus est, on est mal barrés. Et puis, le code du travail aussi a évolué avec le temps. C'est pas pour ça qu'on va accepter sans sourciller des discours du style :



Aux éléments déjà cités s'ajoutent des exemples trompeurs ou des généralisations à outrance. D'entrée de jeu, on nous fait croire que la plupart des évolutions permettent des « raccourcis », alors qu'on entend fréquemment des tournures tarabiscotées avec des ajouts superflus. Ainsi, dans « au jour

d'aujourd'hui » ou « il faut qu'on décide qu'est-ce qu'on va faire », on trouve tous les mots constituant « aujourd'hui » et « il faut qu'on décide ce qu'on va faire ». Ces expressions véhiculent la même idée, sans souci de nuance ou d'exactitude. Refuser d'examiner ces nombreux cas sous prétexte qu'il en existe certains qui sont – effectivement – des raccourcis, c'est au mieux de la paresse, au pire de la malhonnêteté. (Et puis, on n'a pas besoin de ce tract pour se rendre compte que des mots subissent des abréviations au fil des âges ; merci bien.)

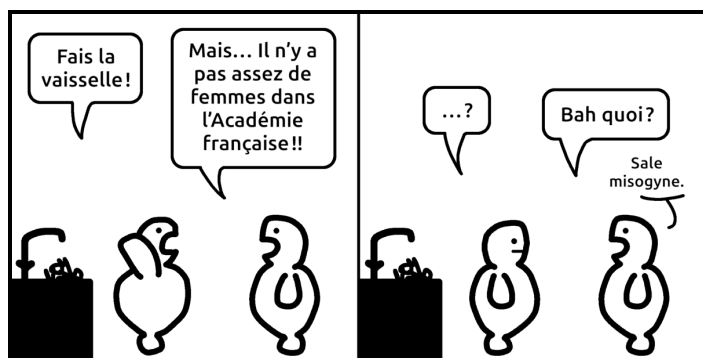
Abordant l'accord dit « de proximité », le tract fait comme s'il n'y avait *aucune autre issue* pour esquiver la formulation peu naturelle suivante : « certains régions et départements ». Or, dans les faits (le fameux « usage » qu'ils brandissent amoureusement quand ça les arrange mais semblent zapper ici – nous y reviendrons), les gens vont généralement doubler le « certain·e·s » : « certaines régions et certains départements ». Alors oui c'est plus long, mais ça existe, quoi, et c'est plus que courant. Et même recommandé par certaines sources.⁵ N'inventez pas des impasses là où il y a un boulevard. Soit dit en passant, bizarrement, peu après, les auteur·e·s optent pour ce dédoublement avec « tel auteur ou telle autrice ». *Haussement d'épaules* Peut-être que faire un accord de proximité avec du masculin les heurtait ; je ne sais pas...

Parmi leurs choix en termes d'accords, il y a aussi un point presque comique. Ils se ramènent en mode : « Yo on va utiliser l'invariabilité du participe passé avec le verbe *avoir* ; vous allez voir, ça ne va pas vous choquer, donc ça va démontrer que c'est de la balle. ». Eh bien, je crois que le cas ne se présente en réalité jamais dans le tract, ou alors ils ont accordé en loucedé. Je suis assez sensible à ça et je n'ai rien vu de spécial.

5. <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/24107/la-grammaire/les-determinants/determinants-definis/repetition-du-determinant-dans-une-enumeration>

Donc, si confirmé, ça serait une manière de faire accepter un truc comme « pas choquant » sans en avoir fourni d'exemple. Chelou. Mais à prendre avec des pincettes car j'en ai peut-être raté un, et je n'ai pas envie de me farcir le tout de nouveau en me concentrant comme un goret spécifiquement sur ce point. . . Je ne lis pas très vite et j'ai un tas de trucs en retard.

Il y a aussi des impasses qui sont faites, ou des aspects rhétoriques bizarres. Je constate par exemple, une fois de plus, que l'Académie française sert de bouc émissaire pour tout et nawak. Je dis « une fois de plus » car, dans la vie de tous les jours, elle a tendance à surgir de nulle part ! En caricaturant un peu :



Évidemment, j'exagère, mais sérieusement : il m'est arrivé que des critiques linguistiques sans lien avec l'Académie, ni mention d'elle, soient rejetées de la sorte. Les gens tapent sur ce cheval mort (comme diraient les Anglais), que presque tout le monde méprise déjà de toute manière, au lieu de répondre aux vraies questions.

Comme évoqué plus tôt, je suis tombé sur d'autres réponses critiques à l'égard du tract. C'est comme pour tout ce qui existe

dans l'univers : vous trouverez des pour et des contre. Ludwig Staubach, auteur d'ouvrages pédagogiques baignant aussi bien dans le français que l'allemand, est préoccupé par ceci :

« Un linguiste se doit de séparer avec rigueur la diachronie – qui étudie par exemple l'histoire des langues – de la synchronie qui observe une langue donnée à un moment donné, comme dans la sociolinguistique. [...] En récusant de la manière citée les problèmes posés par l'invasion des anglicismes ou la baisse du niveau en orthographe, vous rompez avec cette séparation entre diachronie et synchronie. »⁶

On pourrait aussi dire, plus simplement, que ce n'est pas parce qu'une langue est pleine de vitalité que ses locuteurs pètent le feu et interagissent de manière constructive et productive. C'est le genre de points que je tâcherai de développer par la suite.

La démocratie de l'usage

Oral

Le tract ne fait évidemment pas l'impasse sur le dorénavant légendaire « le langage parlé est différent de celui écrit ». Alors déjà : bah oui, on sait ; pas besoin d'être un génie pour constater cela. Mais plus sérieusement : cette différence n'implique nullement qu'on doit tout laisser passer, sinon, à ce compte-là, on peut estimer que puisque les motos sont différentes des voitures, c'est normal de faire des rodéos urbains avec. Bref, on s'en bat les Antilles⁷ que ça soit différent : OK il

6. <https://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Favenir-langue-francaise.org%2F3-reponses-aux-linguistes-atterres%2F>

7. Version T9, moins vulgaire, de « couilles ».

y a des règles qui changent et ce sont deux champs d'étude à part, et nier cela peut amener à des injonctions farfelues, mais on peut gueuler sur les deux, une fois qu'on a pris conscience de ça. De plus, j'ai souvent vu des gens faire « Nan mais c'est parce que j'étais à l'oral, là ! C'est pas la même chose, l'oral et l'écrit ! » alors que, deux secondes plus tard, ils se plantaient de la même manière à l'écrit, dans un truc super sérieux.

Je trouve aussi qu'il ne faut pas passer à l'arrache de « c'est différent » à « ça doit être ultra-imperméable » : certains outils de la communication écrite sont très pratiques, marchent très bien à l'oral, et sont terriblement sous-exploités. Je fais face à bien moins de « Hein ? Quoi ? Comment ? » dès lors que je réduis un peu la dose de spontanéité au profit de tournures plus réfléchies. Par exemple, une inversion sujet-verbe *en plus de l'intonation* pour poser une question, ça fait « ceinture et bretelles ». Cela incite beaucoup plus rapidement la personne visée à faire preuve d'attention et à se préparer à réfléchir à une réponse. Je trouve donc fort étrange que le tract dise, on ne peut plus catégoriquement, que l'oral ne *peut pas* faire l'objet d'une préparation préalable. Certes, on ne prépare pas une tirade de mille mots dans sa tête, mais quand même, faut pas abuser, quoi ! En plus, quand c'est dans l'autre sens (une tournure typiquement orale qui débarque dans un écrit), on me sort souvent que c'est tout à fait normal. Tout porte à croire qu'aux yeux de certaines personnes, il y a une espèce de nasse, de courant à sens unique entre oral et écrit.

Usage et vocabulaire

Aaah... L'usage. C'est une sorte de passe-partout dans les engueulades sur l'adéquation de telle ou telle formule, de tel ou tel terme. « Si ça s'impose chez la majorité, c'est que c'est génial ! Ça FAIT FOI ! » Ça me renvoie souvent à ma

comparaison (initialement pensée pour la musique, mais très polyvalente) du « McDonald's sert beaucoup de gens, mais c'est mauvais pour la santé ». Mais voyons d'autres failles d'un peu plus près.

Déjà, un truc un peu futile mais qui m'a saoulé dans le tract, c'est qu'ils enterrent des mots avant l'heure. Ils estiment que *alarme* n'est plus utilisé pour décrire un état de trouble. Alors OK, c'est aujourd'hui loin d'être le sens le plus couramment invoqué, mais ça se comprend très bien, et apparaît encore occasionnellement. Sans même parler de tous les termes directement liés, tels que *alarmé*, *alarmiste*, *alarmant*... Ça donne l'impression qu'avoir du vocabulaire est un crime... Ça me rappelle ces récits que j'ai vus sur le net, où des gens expliquent que ceux qui les entourent ricanent ou s'énervent (façon Idiocracy – je crois que c'était le sujet mais pas sûr) quand un mot comme *décorrélér* est employé. Une sorte de retour aux caïds harceleurs anti-intellos dans le cursus scolaire, qui inversent les valeurs pour tirer la couverture à eux en s'économisant tout effort. (Oui, c'est un peu du vécu, ça.)

On nous dit également : « Si l'on retient un mot, c'est qu'il nous apporte quelque chose. » Peut-être, sauf que des gens sans vocabulaire vont voir des apports là où aucun manque réel n'existait, comme si on empruntait un outil à son voisin alors qu'on en possède quarante exemplaires dans des tiroirs. On réinvente la roue. Typiquement : pourquoi proposer *fræur* (bricolage à partir de *frère* et *sœur*) au lieu de faire de la pub à *adelphe*, qui *existe déjà* et profite d'une racine grecque millénaire, répandue à travers l'Europe ?

J'ai un peu l'impression d'assister à ça :

« Wo putain, regarde ! Il marche sur les mains au lieu des pieds !

— Mais... Ça n'a aucune valeur ajoutée !

— On s'en fout, c'est DU GÉNIE!! »

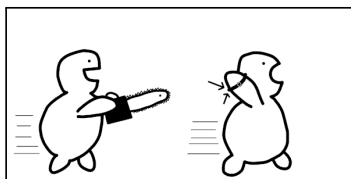
Ensuite, à peu près tous les gens que j'ai croisés dans ma vie qui se protégeaient à outrance derrière des histoires d'usages avaient un étrange double standard à ce sujet. Par exemple, ils vont s'offusquer au plus haut point si quelqu'un utilise le mot *hystérique*, expliquant que c'est sexiste parce qu'à LA BASE ça désignait une maladie imaginaire des femmes ou un truc de ce style. Sauf que voilà : si on veut prendre en compte le sacro-saint USAGE, il faut se rendre à l'évidence : aujourd'hui, ce mot est utilisé partout, jusque dans des romans, pour parler de l'attitude de *n'importe qui*, même de prisonniers masculins d'un camp nazi (les émotions de ces derniers étant plutôt légitimes). Les dictionnaires ne s'y trompent pas et mettent en avant des définitions du type « Courant : Exalté, surexcité », reléguant l'histoire sexiste initiale sur le bas-côté, voire l'omettant totalement. J'ai même croisé ce terme en me retapant récemment le *Mille mots pour réussir* de ma scolarité, où il n'était *absolument pas défini* comme la pseudo-maladie des débuts. Pendant ce temps, si moi j'ai le malheur de dire qu'à LA BASE un mot X signifiait un truc Y, on me dit : « Oui mais l'USAGE! » Faudrait savoir. . .

Enfin, certains usages relèvent davantage du tic de langage que de l'invention. Ainsi, j'ai pu passer des années à collecter et consigner les expressions qui se font phagocyter par le dorénavant tristement célèbre *du coup*.⁸ C'est un exemple type, à mes yeux, de cette fameuse perte de richesse et de précision qui m'interpelle.

La recherche du mot juste est une gymnastique, et, si on ne s'exerce pas, on finit par sortir des trucs bizarres sans même s'en rendre compte. J'ai eu droit à quelqu'un qui parlait de « couper » un bracelet pour l'enlever, tout en sachant qu'il

8. https://www.alicem.net/files/txts/du_coup.pdf

y avait un fermoir évitant d'en arriver à de telles extrémités. On s'habitue à l'« à peu près », et on finit par ne même plus admettre notre part de responsabilité lorsqu'une information a mal été réceptionnée, même après qu'un incident en a découlé.⁹



Cette flemme déborde ensuite sur la pratique des langues étrangères, la rendant elle aussi approximative. La confrontation avec des « natifs » révèle soudainement au grand jour les soucis susnommés. Généralement, ça fait juste rire le principal intéressé, plutôt que de provoquer une remise en question. J'ai ainsi pu entendre des employés d'une des plus grandes gares SNCF du pays pouffer de rire dans leur micro – aux oreilles de tous – après avoir baragouiné un message en anglais. Prenons aussi l'exemple de la mécompréhension du concept de « dénombrable ou non », qui existe déjà en français (n'en déplaise aux journalistes qui disent souvent « cent forces de l'ordre » comme si on comptait des flics en disant « une force de l'ordre, deux forces de l'ordre. . . ») : cela mène vite à des *“How many time”* au lieu de *“How much time”*.

Comprendre pour changer

Je suis parti sur le terrain glissant des langues étrangères, mais en fait, nous n'avons même pas besoin de ça pour nous embrouiller. J'ai remarqué ces derniers mois que des journalistes disaient « dans l'œil de la tempête » (ou du cyclone ou

9. https://www.alicem.net/files/pics/effort_vocabulaire.jpg

de tout autre phénomène de ce style qui fait VWOUUUUU) pour dire « dans la mouise de ouf, là où ça part grave en cahouète ». Le hic : l'œil d'une tempête est au contraire sa partie *la plus calme*, et l'expression reflète ça ! Et là on n'a pas affaire à quelque chose d'ésotérique comme ça peut être le cas dans « faire long feu » ! (Ouais, personne ne semble être d'accord sur cette dernière expression.)

J'étais tombé un coup sur une vidéo d'un gars qui disait, au sujet des paroles de chanson et des libertés qui y sont souvent prises : « Il faut être bon juriste avant d'essayer de contourner la loi. » Il faut faire preuve d'un peu d'humilité et arrêter de vouloir trop brutalement réformer nous-mêmes des choses trop pointues. On peut expérimenter, mais il faut y aller mollo, quoi, et ne jamais prétendre qu'on est vachement au taquet sur ça.

Le langage sert de pont entre les gens ; or, si on veut construire un pont, pour faire les calculs de portance et tout le tralala, on ne sollicite pas les quidams qui vont passer dessus. Non seulement ils n'y entendraient pas grand-chose, mais surtout la plupart s'en battraient juste monumentalement les burnes. Tout au plus, on leur demande s'ils préfèrent que l'ouvrage soit peint en rose bonbon ou en vert pomme. Nous autres quidams sommes bien gentils, hein ; c'est pas ça l problème. C'est juste qu'on ne remarque pas forcément les cas particuliers, les exceptions ; on a souvent l'impression que telle ou telle règle est là « juste pour faire chier » alors qu'il existe de très bonnes justifications, et qu'elles nous échappent parce que ça demanderait des connaissances – et du temps – que nous n'avons pas forcément. Nous ne sommes pas tous compétents en tout, et parfois, dans la vie, il faut empêcher des incompetents de s'occuper de décisions importantes. C'est triste mais c'est ainsi.

De la même manière que certaines traditions pourries sont « justifiées » uniquement par « ça a toujours été comme ça », ¹⁰ j'ai observé du mimétisme aveugle dans la langue. Genre un mec me disait *annif* pour *anniversaire* et *unif* pour *université* ; j'étais là à lui faire (après avoir pédalé dans la semoule pour piger) : « Mais mec, pourquoi *f* et pas *v* ? Ça rend le truc obscur ! » Ce à quoi il rétorquait qu'il n'avait pas la moindre idée de la logique derrière, mais que d'autres faisaient pareil autour de lui (en Belgique). Mais pensez un peu par vous-mêmes, sacrebleu !

Il y a un lieu et un moment pour les expérimentations et évolutions. Pour une équipe publicitaire ou journalistique, l'objectif est de coller à un standard donné pour que le message soit reçu. Ce n'est pas son rôle que de dévier sur un coup de tête (ou par inadvertance) du système international d'unités de mesure, par exemple. ¹¹ Il n'y aurait là aucune valeur ajoutée – ni pour les auteurs, ni pour le public.

J'aime bien, également, mettre en correspondance le but et les moyens mobilisés : L'autre jour, on m'a envoyé une vidéo YouTube sur les affiches générées par IA. Un commentaire disait : « Si tu ne peux pas mettre un millilitre d'effort dans une affiche [...], pourquoi est-ce que je dois croire que tu as mis de l'effort dans ce que tu essaies de me vendre ? » Et quand Burger King paye des mecs une blinde pour faire une tempête de méninges dans le but de trouver des jeux de mots rigolos, ça me rend maboul de les voir écrire ensuite ces calembours avec une faute – sur d'immenses, nombreuses et couteuses affiches. Il y a un déséquilibre entre les deux phases de la création qui me fait hausser le sourcil. Je repense souvent, dans ces cas-là, au même du « YOU HAD ONE JOB ». Ça commence sur

10. <https://www.alicem.net/files/pics/tradition.jpg>

11. https://www.alicem.net/files/pics/unites_mesure_symboles.png

des trucs anodins, et ça finit sur des plaques commémoratives au cimetière, où l'on voit davantage de *coeurs* que de *cœurs* (malgré les prix exorbitants).¹² Ne me faites pas ça à ma mort, sinon je viendrai vous hanter.

Les usages foireux (ou « novateurs ») d'un terme rendent, dans le même temps, difficile l'emploi du même terme dans le contexte initialement consacré. Je flippe maintenant quand je dis « littéralement » car j'ai peur que ça soit compris comme un énième superlatif fourre-tout!^{13 14} À cause d'un contexte trop similaire, l'évolution « masque » plutôt que d'ajouter une nuance.

Mon exemple favori est la démocratisation du terme *lo-fi* en musique, autrefois assez « niche » : de nos jours, de nombreuses personnes qui utilisent ce terme n'ont même pas percuté que c'était, tout bêtement, l'abréviation de *low fidelity* (par opposition à *hi-fi*¹⁵). Résultat : elles l'appliquent à *tout et n'importe quoi* – mais genre, *vraiment* –, quel que soit le degré de fidélité de l'enregistrement et le type de production. Pire : quand on leur parle d'œuvres *vraiment* basse fidélité, genre du black metal à l'ancienne, elles nous regardent avec des yeux gros comme des soucoupes, car elles s'attendent à une ambiance chaleureuse et décontractée (leur « définition » personnelle du *lo-fi*) et se retrouvent confrontées à l'inverse. Ce phénomène est amplifié par les « bulles » en tout genre, sur le web et ailleurs : tant qu'on n'en sort pas, le biais est moins visible. Puis BOUM, on est soudainement confronté à la réalité, et c'est comme la rencontre de plaques tectoniques. C'est comme si des gens, en voyant qu'on parle souvent de pneus dans le domaine automobile, avaient fait une analogie foireuse et cru

12. <https://www.alicem.net/files/pics/fautes.png>

13. <https://www.alicem.net/files/pics/litteralement.png>

14. https://www.alicem.net/files/pics/litteralement_redondant.png

15. https://fr.wikipedia.org/wiki/Lo-fi%C3%89volution_du_terme

que le terme *pneu* désignait les rétroviseurs, et s'étaient donc mis à appeler ces derniers ainsi.

Soit dit en passant, si l'acquisition de mots anglais n'est pas chose nouvelle ni forcément *le* réel danger, il ne faut pas oublier qu'en matière de culture, de science et de politique, on se fait quand même vachement ratatiner par l'anglais ces derniers temps.

Il est donc important, quand on s'exprime, de « savoir ce qu'on fait » un minimum, et, surtout pour les emprunts étrangers, de s'interroger sur l'origine et la signification des choses.¹⁶ Bordel, il y a même des gens qui disent « un réel » sur Instagram alors que le mot *reel* est anglais, prononcé grosso modo *ril* (donc rien à voir), date de la nuit des temps, et est utilisé dans ce contexte en référence aux bobines de films. Ce même manque de bagage linguistique est à l'origine de la mauvaise prononciation de LinkedIn, que les franchouillards *peinent même à identifier* comme l'assemblage des mots *linked* et *in* – et ce malgré la mise en capitale du *i* intermédiaire.¹⁷ Si on avance les yeux fermés, on se retrouve avec des résultats boiteux, comme « business développement » ou « pop musique » : pourquoi balancer un mot – transparent qui plus est – en français quand on a opté pour l'ordre des mots à l'anglaise ? Assumez et faites les choses jusqu'au bout, au lieu de coincer votre arrière-train entre deux chaises linguistiques. Mais je ne sais même pas si les mecs pigent le principe. . .

À propos de pas piger et de squatter deux chaises, certains termes empruntés en écrasent plusieurs. Dire qu'un sportif « performe » quand il fait un truc incroyable, c'est une chose, mais après, quand on se met à dire d'un artiste qu'il

16. https://www.alicem.net/files/pics/dips_trend.png

17. https://www.alicem.net/files/pics/linkedin_linne_queue_dine.png

« performe » pour « se produire », veut-on dire qu'il a lui aussi exécuté une prouesse, ou juste qu'il... bah... s'est produit d'une manière qui pour lui est tout à fait normale? (Je ne sais pas ce qu'ont les médias avec ce terme dernièrement, ils le foutent *absolument partout*, souvent sans raison.) Et si on dit « mixer » systématiquement à la place de « mélanger », comment différencier cela des cas où on utilise carrément une hélice pour gyrobroyer la bouffe?

Et puisque nous parlons d'ambiguïtés : je trouve que le tract ne les mentionne pas assez, alors que ça me semble être un gouvernail important pour toute évolution. C'est plutôt étrange, tout bien considéré, car dans leur ultime section ils disent que l'étude de ces dernières est une part importante du boulot de linguiste, et pourtant dans tout ce qui précède on a l'impression qu'ils n'en ont rien à carrer.

Là où je rejoins le tract sur les histoires d'usage, c'est que, quand une institution comme la Commission d'enrichissement de la langue française (par le biais de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France) nous annonce en grande pompe l'arrivée de nouveaux mots de son propre cru, il y a aussi bien des réussites que des échecs retentissants. J'ajouterais même que ses membres font parfois des contresens prouvant qu'ils méconnaissent l'entité qu'ils cherchent à décrire ; ça sent le silotage à plein nez, des fois, leurs histoires... ¹⁸

Choisi ou subi

Concernant les usages et innovations : doit-on tout placer au même niveau de l'échelle? Cela semble être la vision du tract, mais, de mon humble côté, j'essaye de faire la part des

¹⁸. <https://www.alicem.net/files/pics/francais.png>

choses entre les choix délibérés et ce qui est subi ou imposé. On entre là dans une dimension sociale, avec de nombreuses interrogations parfois complexes.

Le tract tombe ainsi dans un biais que je trouve dangereux : les modes d'expression fréquemment associés aux classes populaires, aux jeunes, à la rue, etc., y sont présentés comme le fruit de choix conscients, réfléchis, et surtout n'impliquant que la volonté des principaux concernés. Or, je pense que la classe dirigeante essaie de nous abrutir, à travers la destruction du système éducatif et le creusement constant des inégalités. On pourrait donc estimer que cette classe populaire a été créée de toutes pièces – qu'elle est non seulement le résultat mais aussi l'instrument de la domination qui exerce sa pression sur nous tous. Aligner notre langage sur le sien reviendrait à offrir aux tyrans une victoire sur un plateau.

Retranscrivons cette méthodologie chez les historiens : les massacres en tout genre peuvent faire l'objet d'études objectives passionnantes, mais faudrait-il pour autant taper du poing sur la table en criant : « C'est une composante de l'être humain ; il faut l'accepter comme elle est, les bras ouverts, et même s'en inspirer pour imiter et reproduire cela, car cela rend notre comportement plus riche ! » ?



Des gens passent leur temps à courir dans tous les sens pour gagner de quoi bouffer, dans un environnement pas ouf voire carrément violent. Ils n'ont pas franchement le loisir de développer leur vocabulaire ou de peaufiner leur manière de s'exprimer. Ils essayent d'aller droit au but, parfois en se prenant des murs, et cèdent fréquemment sous la tension environnante, se rabattant sur des trucs pas forcément élégants et encore moins idéaux. On a affaire à quelque chose de subi plutôt que choisi, qui en plus est tout sauf souhaitable. On peut en tirer quelques faits intéressants, mais il serait bizarre d'encenser cela comme un modèle.

Les auteur·e·s du tract semblent faire un mélange entre ce qui représente une chance pour tout un chacun, et ce qui sert de terrain de jeu prolifique pour les chercheurs en linguistique. Aller voir comment s'expriment les gens en prison, c'est probablement passionnant, mais notre temps à tous est limité et, à choisir, je ne suis pas certain que ce soit là la voie royale vers l'épanouissement culturel et moral de tout un chacun. À trop vouloir défendre, à tout prix, la veuve et l'orphelin, on finit par voir des veuves et des orphelins partout, et on perd son temps à se battre contre des moulins. C'est un truc que j'ai tendance à reprocher à une partie de la gauche (bien que je partage bon nombre de leurs idées) : chercher à protéger tout le monde et à ne froisser personne, ça pousse insidieusement à nier des évidences. Alerte divulgâchage : *les cons existent*, de même que *les gens méchants*.

Je ne dis pas qu'il faut faire de l'eugénisme et exclure ces gens de la société : non seulement ça serait fondamentalement injuste, mais, en plus, la plupart ont la capacité de se refaire, etc. (Ça fait partie du cœur de mon récent essai *Dénominateur commun*.¹⁹) Constat leur existence ne revient pas nécessairement à les mépriser, donc j'en ai marre d'être accusé de

19. https://www.alicem.net/files/txts/denominateur_commun.pdf

classisme à la moindre remarque. Ce que je veux dire, c'est que si vous commencez à dire « ouais nan mais le mode d'expression de tout le monde se vaut ; soyez accueillants ; incorporez en vous les habitudes de tout le monde », ça implique de se faire polluer par lesdits cons méchants. De plus, en suggérant cela, vous n'êtes pour moi déjà plus dans l'observation mais dans l'injonction, voire le jugement ; cela met à mal les prémisses mêmes du tract. Enfin : comment aider des gens si on ne reconnaît même pas l'existence de leurs soucis ? Et *ne me dites pas* « ils n'ont pas de soucis » :



On assiste aussi à une sorte de bureaucratisation de notre langue. Par exemple, j'ai croisé tout à l'heure un panneau « L'intermodalité en gare ». Est-ce réellement plus clair que « Correspondances » ? Et surtout : s'agit-il là d'une évolution réclamée à grands cris via un usage massif, ou est-ce un effet de bord d'un emploi bidon (je tente de traduire *bullshit job*, AKA « métier à la con »²⁰) dont le titulaire met des terminologies sens dessus dessous tous les deux jours dans des tentatives désespérées pour justifier son salaire ou tromper son ennui ?

20. https://fr.wikipedia.org/wiki/Bullshit_job

Ces périphrases étranges prennent souvent la forme d'euphémismes sournois, et, d'ailleurs, je ne suis pas certain que les auteur·e·s du tract soient de gros fans de cela : « Plan de Sauvegarde de l'Emploi » pour des licenciements massifs, « vidéoprotection » pour gommer l'aspect « surveillance » (un glissement sémantique carrément entériné par une loi!²¹), « publiereportage » pour farder une publicité, etc. Notre passivité à l'égard de cet enfumage le laisse déborder hors de son domaine initial : ainsi, on se retrouve avec des articles de journaux « lambdas » qui nous parlent de « shop vendant des objets lifestyle » (wtf).

Enfin, la publicité et autres types de communication tout sauf désintéressée pèsent également sur la langue. Les marques ont tout intérêt à ce que les gens se ressemblent, et elles misent à fond là-dessus à travers les réseaux sociaux et compagnie. Ainsi, elles peuvent vendre en masse des trucs identiques et triviaux à produire à grande échelle, avec une cible plus prévisible et contrôlée. Les inquiétudes concernant l'uniformisation – dans plein de domaines – de la « génération Z » pullulent, et proviennent même souvent de ses membres eux-mêmes.²² Si on embrasse trop aveuglément, sans recul, les codes linguistiques des réseaux, on mange dans la main de ces acteurs mercantiles au lieu de se créer une réelle individualité. Cela contribue aussi (voir à ce sujet la vidéo mise en référence à l'instant) à la disparition des accents régionaux et du patois ; or, le tract se lamente de cette même disparition tout en adoubant – semble-t-il sans réserve – les réseaux sociaux. Paradoxal.

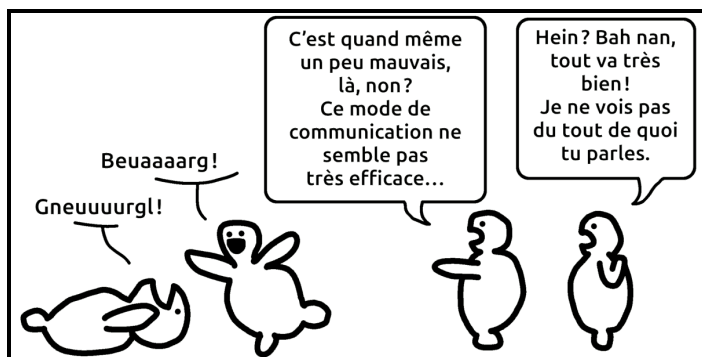
21. https://fr.wikipedia.org/wiki/Loi_d%27orientation_et_de_programmation_pour_la_performance_de_la_s%C3%A9curit%C3%A9_int%C3%A9rieure#Pr%C3%A9sentation

22. <https://www.youtube.com/watch?v=v4qHZJh2LTg>

Souhaitable ou pas

Il faut faire la différence entre un fait et une chose souhaitable. Dire « L'usage crée la langue » et regarder des conneries se dérouler sous nos yeux en restant les bras croisés, c'est un peu comme se planter devant un incendie et dire : « Tiens ? La température augmente ! » Alors OK, cette tâche d'observation pure est le métier de certains, mais cela doit-il obliger la Terre entière à adopter cette même attitude passive ? Si des usages de mots sont merdiques et créent des quiproquos qui font perdre du temps à tous, j'ai tout à fait le droit de gueuler un coup. Justement parce que mon métier à moi n'est *pas* de rédiger des rapports distants sur ce qu'il se trame sans émettre d'avis.

Le tract met quasi systématiquement les termes *bon* et *mauvais* entre guillemets, comme rejetant l'existence même de ces concepts en matière d'expression. Je sais bien que certains critères sont subjectifs, mais si deux personnes essayent de communiquer et que ça fait de la merde, qu'elles ne se comprennent pas ou se tapent dessus (c'est souvent les deux, d'ailleurs), on peut quand même dire que c'est nul, quoi...



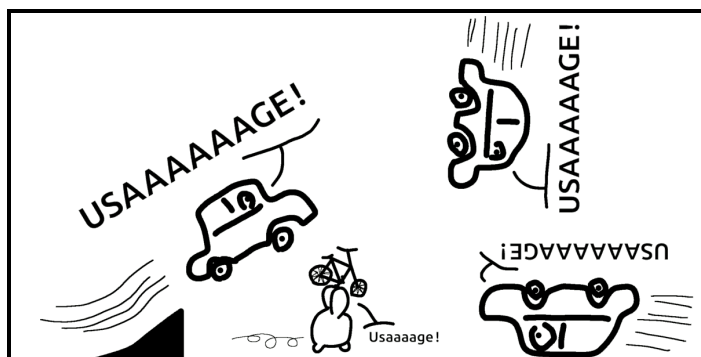
Je tiens aussi à insister sur la notion de cohérence. Pourquoi foutre la marque du pluriel au symbole des minutes ?

Dans ce cas, allez-y, écrivez *ss* pour les secondes et *hs* pour les heures ! Non ? Bah voilà : ça coince, parce que le choix initial du *mins* était foireux (et contraire au système international). Et dans un esprit plus grammatical : les gens nous bombardent avec *que* et oublient l'existence de mots tels que *dont*. Or, si vous voulez dire « ce que j'ai besoin » et « la vitesse que je vais », il faudrait alors, pour être cohérent avec soi-même, dire également « avoir besoin quelque chose » et « aller une vitesse ». ²³ De même, quelqu'un qui dit « ce que je t'ai parlé » au lieu de « ce dont je t'ai parlé » devrait, selon toute logique, pour aligner les deux, dire « parler quelque chose » (ce qui est bien foireux, parce qu'on parle une langue, pas un sujet) au lieu de « parler de quelque chose ». Au moins, ça lui ferait prendre conscience qu'il se passe un truc bizarre... Là, on voit juste qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils font, et sont en roue libre. Et j'entends d'ici des gens dire : « Les langues vivantes sont pleines d'incohérences, de toute manière ! » Ce à quoi je réponds : Est-ce une raison ? Prenons le cas des mégots par terre : il y en a une chiée, mais il vaut mieux en virer qu'en ajouter ! L'aplanissement d'incohérences est d'ailleurs un des buts majeurs des rectifications de 1990, plébiscitées par les auteur·e·s du tract.

Ce qui est mal respecté devrait-il forcément être mis au placard à la hâte ? Prenons les consignes de sécurité : le port du casque sur un chantier ? « J'oublie toujours, donc on va enlever cette règle ; ça sera plus simple. » Boum ! De même, les limitations de vitesse sont contraignantes et pas très bien

²³. <https://www.alicem.net/files/pics/quequeque.png>

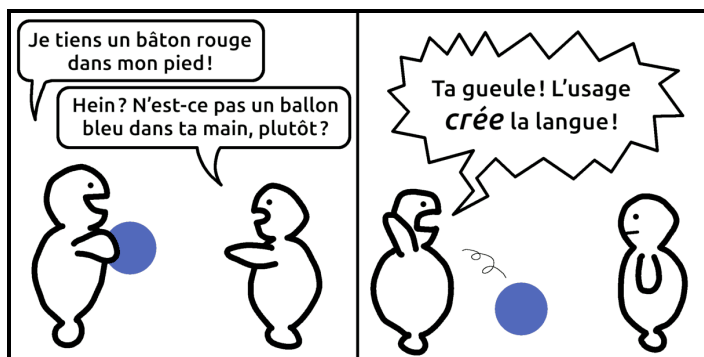
respectées, c'est pas pour autant qu'il faut *encourager* les transgressions.



Du reste, nous *détestons* admettre que nous nous sommes mal exprimés. Nombreux sont ceux qui préfèrent accuser l'autre de jouer la comédie²⁴ ou de ne pas fournir assez d'efforts. Mais bon sang, quand on n'a rien demandé à personne, ça ne devrait pas être à nous de faire des montagnes d'efforts pour comprendre l'énergumène qui vient nous raconter quelque chose et qui le fait avec les pieds! Non, *brocante* et *braderie* ne sont pas interchangeables. Oui, il est parfois impossible de magiquement deviner si une « machine à laver » est un lave-linge ou un lave-vaisselle. Je le répète : si je n'ai *rien demandé*, je n'ai pas envie que quelqu'un surgisse et me balance un truc difficile à décoder. Mon cerveau autistique prend ça comme un manque de respect (peut-être en est-ce réellement un). Presque comme si cette personne, sortie de

24. https://www.alicem.net/files/pics/tres_bien_compris.png

derrière un buisson, me frappait. De fil en aiguille, cela me donne un sentiment d'insécurité.



On dit souvent, à propos de l'informatique, qu'au début seule une infime partie de la population savait se servir d'un ordi, mais que ces gens-là le faisaient de manière assez pointue; puis, ça s'est démocratisé, mais le niveau moyen est devenu abyssal. Je commence à me dire qu'il s'est passé un peu la même chose avec la langue : on est aujourd'hui loin de l'époque médiévale où plein de gens savaient à peine écrire, etc., mais en contrepartie certaines personnes pataugent.

On peut regretter la disparition de tournures élégantes ou de certains pans de vocabulaire sans être un « puriste réac ». Il y a là des critères esthétiques qui entrent en jeu, et qui peuvent être perçus différemment selon les gens. La science linguistique semble, en tout cas dans ce tract, n'avoir que faire de cette dimension-là. Cela devrait-il obliger *tout le monde* à l'ignorer également? Notre réaction est tout à fait humaine, au fond, tant qu'on ne se montre pas gratuitement méprisant envers qui que ce soit.

Un peu comme avec les goûts en matière de bouffe, chacun peut avoir ses propres TOC en matière de langue. J'ai déjà vu des gens qui semblaient, de loin, je-m'en-foutistes et chez qui

je finissais par découvrir un attachement presque irrationnel à telle ou telle règle (dont je me contrefichais comme pas permis). Genre il y a des mecs qui t'incendient quand tu dis qu'une machine « marche » plutôt que « fonctionne ». « Ça n'a pas de pieds ! », qu'ils me disent. La conséquence pas très fun, c'est qu'on se retrouve parfois dans des situations du type :

*« Hey, tu peux m'aider à relire ce truc que j'ai écrit ?
Bon par contre, je te préviens, il y a des catégories
complètement arbitraires de fautes que je considère
comme pas importantes, et si tu m'en signales de
ces types je péterai un câble. Et je ne te dirai pas à
l'avance quelles sont ces catégories. Bonne chance ! »*

Les temps modernes et la réalité sociale

Numérique et compagnie

Les nouveaux outils numériques sont glorifiés par le tract pour la richesse d'expression qui accompagne leur essor. Personnellement, sans nier l'apparition d'éléments intéressants, je trouve tout de même que trop de personnes sur les réseaux sont quasiment des clones. Ils obéissent à des modes dont le nombre astronomique n'a d'égal que leur caractère éphémère. Le fait que tout soit interconnecté, rapide, vaste, crée un *melt-ing pot* constant atténuant les nuances et différences. Un peu comme si, historiquement, les humains avaient depuis la nuit des temps la capacité de se téléporter, et que le Pays basque était à portée de pieds de la Bretagne voire de la Mongolie. Alors certes, ces technologies contribuent aux évolutions, mais j'aurais tendance à relativiser car cette normalisation et ce gloubi-boulga frappent cette médaille d'un revers cinglant.

La position du tract sur les correcteurs orthographiques numériques m'a surpris. C'est sûr que c'est bien pratique, ces

outils, mais j'ai parfois vu des gens qui, dès qu'un mot est souligné, appliquent la première suggestion sans réfléchir. Alors déjà, ce n'est pas forcément la *bonne* suggestion, et ensuite, ils ne s'intéressent nullement à la différence entre ce qu'ils avaient initialement écrit et la correction. Autant dire qu'ils n'en tirent aucun apprentissage. Et que dire des modes de correction, de plus en plus courants, qui font plus ou moins cela automatiquement, parfois sans même que l'utilisateur se *rende compte* qu'un truc a été modifié dans ce qu'il tapait ? À moins que notre temps ne soit terriblement compté, une telle assistance n'a de valeur que si on prend un minimum de recul sur ce qu'elle apporte. Le tract compare, un peu hâtivement je trouve, ces correcteurs aux calculatrices. Or, quand un élève utilise une calculatrice, il est bien obligé de lire le résultat pour le reporter sur sa copie, ou l'utiliser dans une opération ultérieure. C'est là pour moi une différence majeure – il y a une obligation de regard sur ce que l'outil a recraché. Pas forcément une garantie de regard aiguisé, certes, mais un regard malgré tout.

Tout ceci me rappelle un de mes sujets de prédilection : les espaces insécables. Les gens qui font du traitement de texte en français y sont confrontés *en permanence* parce que ces caractères ont tendance à être ajoutés automatiquement ; pourtant, la majeure partie de la population française ignore de quoi il s'agit, et peine même à comprendre le concept une fois l'explication donnée. Même quand les logiciels les mettent en évidence avec des rectangles gris ou autre, ils n'ont guère la curiosité de se demander *pourquoi* ces espaces sont ainsi différencié(e²⁵)s.

25. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Espace_\(typographie\)#Genre_du_mot](https://fr.wikipedia.org/wiki/Espace_(typographie)#Genre_du_mot)

Je disais en introduction que, dans les grandes lignes, j'étais plutôt favorable aux rectifications de 1990 (surtout qu'elles ajoutent des graphies sans pénaliser les anciennes). Le tract se plaint de la lenteur de leur adoption, mais fait l'impasse sur un point que j'estime important : les outils numériques ont un gros rôle à jouer en la matière. Je trouve assez fou qu'on ait souvent besoin de télécharger des extensions et compagnie pour que les logiciels reconnaissent les graphies modernes.²⁶ Ce n'est qu'à la faveur d'un étrange bug de mon navigateur web²⁷ que j'ai découvert que les accents circonflexes des *u* et des *i* pouvaient maintenant sauter s'ils ne jouaient pas un rôle de différenciateur entre homographes : je me faisais engueuler pour *île* et je ne comprenais pas pourquoi !

C'est sensiblement le même délire que Microsoft qui a quasiment tué les *œ* avec sa haine incompréhensible des combinaisons à base de Alt Gr et accuse un retard ahurissant pour intégrer, nativement, des dispositions de clavier un peu plus fouillées.²⁸ La firme du vieux Bill commence à rectifier le tir (après des décennies de glandouille, et en se moquant bien souvent des standards), mais le mal est fait. Cela vaut aussi pour l'écriture inclusive : en clavier bépo, j'ai un accès facile au point médian, donc pour moi c'est une formalité,²⁹ mais d'autres dispositions ne donnent rien de valable. Pire : certaines nous induisent en erreur avec des caractères similaires (comme le point de multiplication) qui ont le gros défaut d'autoriser les retours à la ligne à leurs abords – quelque

26. Je viens d'ailleurs de me faire un petit sudo apt install de derrière les fagots sur hunspell-fr-comprehensive afin de pouvoir foutre des « nénu-fars » et autres « ognons » à davantage d'endroits. Et encore, je constate qu'il y manque des mots...

27. <https://superuser.com/q/1921657/2236160>

28. https://www.alicem.net/files/pics/clavier_fr.png

29. <https://www.alicem.net/files/pics/bepo.png>

chose qu'on veut à tout prix éviter ici ! Ne confondons pas les usages et choix *pleinement volontaires* des gens avec ce qui leur est *imposé*, directement ou non, par des corporations bizarres – même si tout finit par nous sembler normal malgré nous, à la longue.

Les djeuns (et les moins djeuns)

Le tract nous explique que les jeunes ne se débrouillent pas nécessairement plus mal qu'avant, et que leurs manquements sont simplement plus visibles, du fait de l'arrivée des réseaux sociaux et compagnie. Le niveau général est pourtant mesurable relativement objectivement, et les professeurs constatent la dégradation de la situation – même à l'échelle de leur propre carrière. Le tract se contredit d'ailleurs lui-même par endroits au sujet de ces capacités, reconnaissant occasionnellement des difficultés.

La lecture est en berne, beaucoup de personnes n'arrivent plus à faire des inférences,³⁰ et ne voient même plus *l'intérêt* d'apprendre. Pourtant, on les protège comme des nouveau-nés.



30. <https://web.archive.org/web/20240920183535/https://www.cnesco.fr/wp-content/uploads/2018/04/04-Bianco.pdf>

Parmi les répliques que certains brandissent comme des amulettes, on trouve le classique « chaque génération dit ça », asséné péremptoirement histoire de réduire l'interlocuteur au statut – ô combien craint – de « vieux con ». Mais en quoi est-ce un argument ? Est-ce qu'un truc répété à plusieurs époques est nécessairement faux ? N'y a-t-il pas des phénomènes qui non seulement perdurent mais en plus s'aggravent ? Quid du dérèglement climatique ? Bref : cette remarque, pour moi, ne résout quasiment rien – on pourrait même dire qu'elle met encore plus en lumière ce potentiel déclin.

Ludger Staubach, que j'ai déjà cité en introduction et qui, rappelons-le, n'est pas étranger au monde de la pédagogie, relève deux faits inquiétants concernant le baccalauréat 2022 :³¹

« Une partie importante des candidats n'a pas pu traiter le sujet de français en raison du mot "ludique" dans l'énoncé. »

Ils se plaignaient du fait que ce concept n'était « pas au programme ». L'autre truc chelou :

« L'écrivaine Sylvie Germain a été insultée et harcelée parce que [des élèves] n'avaient pas compris son texte [...] »

Dans ce dernier cas, apparemment, les gens étaient en PLS sur des mots comme *saillant* ou *scander*, et ont estimé que ça méritait des menaces de mort. Littéralement.³² Alors oui, ce n'est selon toute probabilité pas représentatif de l'ensemble des élèves, mais le simple fait que de telles choses se mettent à *exister* doit être vu comme une sérieuse alerte. En

31. <https://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Favenir-langue-francaise.org%2F3-reponses-aux-linguistes-atterres%2F>

32. https://www.franceinfo.fr/bac/bac-2022-lecrivaine-sylvie-germain-menacee-sur-internet-par-des-lyceens-qui-ont-du-commenter-un-de-ses-textes_5214271.html

outre, on enchaîne les baisses jugées historiques du score de « compréhension de l'écrit » dans les évaluations PISA.³³ Ça vaut ce que ça vaut, mais de là à tout balayer d'un revers de main en haussant les épaules... Enfin, de manière plus générale, Ludger rapporte :

« Les correcteurs du bac ne se plaignent pas tant des fautes d'orthographe, mais du charabia incompréhensible de trop nombreuses copies ! »

(Je ne cautionne pas forcément son léonisme « charabia incompréhensible », par contre.)

Pourquoi imiter les jeunes qui subissent de plein fouet la pénurie de profs et ont parfois passé des mois sans cours de français ?³⁴ C'est comme si on s'arrêtait tous de bouffer du quinoa parce qu'il existe des gens qui n'ont pas les moyens d'en acheter. Pourquoi glorifier (et imiter) la souffrance sociale de personnes galérant pour faire appel à des mots suffisamment précis pour retranscrire *leurs propres pensées* ? (Ça me fait penser à ma grand-mère qui galère pour décrire ses problèmes, ses sensations, ses goûts, ses envies, ses griefs...) Cette incapacité frustre, rend confus, empêche de déchiffrer ses émotions ; on résout alors tout par les insultes et la violence.³⁵ Je sais bien que tous les jeunes ne sont pas comme ça, mais ce groupe social regorge de cas de ce type, qui ne manquent pas d'influencer l'ensemble, notamment en matière de langage.

33. https://fr.wikipedia.org/wiki/Programme_international_pour_le_suivi_des_acquis_des_%C3%A9l%C3%A8ves

34. <https://web.archive.org/web/20250905115336/https://www.ouest-france.fr/education/rentree-scolaire/rentree-2025-il-manquait-de-nombreux-enseignants-dans-les-colleges-et-lycees-pointe-une-enquete-632bc912-896a-11f0-880b-e0751d6521a8>

35. <https://web.archive.org/web/20260616055545/https://www.alainbentolila.fr/impuissance-linguistique-violence-et-credulite/>

Concernant, justement, les aspects liés au vocabulaire, Mireille Kentzinger (qui tape plutôt dans l'enseignement cinématographique, si j'ai bien pigé?) intervient :

« Les linguistes le reconnaissent eux-mêmes : “les capacités sont hétérogènes”, notamment en vocabulaire. Mais, disent-ils, ce n'est pas grave, car les “les situations familières et routinisées n'ont pas besoin d'un vocabulaire riche”. Faut-il comprendre que le commun des mortels n'a pas besoin de communiquer sur autre chose que de la routine ? »

Elle s'agace ainsi de voir le tract prétendre, à peu de choses près, qu'il suffit pour tout jeune d'enclencher un interrupteur pour adapter son mode d'expression à toute situation, alors même que certains sont clairement incapables d'« éviter les formulations stéréotypées et prêtes à l'emploi » propres à leur milieu social ou aux médias grand public. En la matière, je serais bien plus enclin à faire confiance à des profs qu'à des linguistes, même si évidemment le mieux reste de lire et confronter les avis des uns et des autres. Les témoignages concernant des copies d'élèves contenant des expressions plus que familières – par inattention ou manque de connaissance des alternatives – ne manquent pas.

On voit aussi surgir des mots ou expressions qui n'ont, tout bien considéré, aucun sens réel (comme le redouté 6-7, qui provoque des indigestions même chez pas mal de jeunes). D'autres veulent tout et rien dire (*paro*), ou tout et son contraire (*lowkey*). En quoi des concepts sur lesquels même les principaux intéressés ne parviennent pas à se mettre d'accord seraient-ils de magnifiques ajouts à la langue, censée nous aider à nous comprendre et à véhiculer des idées ?

Rien de bien nouveau dans ce phénomène : chaque génération veut pouvoir s'enorgueillir, se donner une pseudo-importance, en montrant qu'elle pond des choses. Tout le

monde passe par une période d'insouciance durant laquelle on a l'impression d'inventer l'eau chaude. On ne se rend compte que plus tard que c'est vain, et qu'une sélection naturelle brutale s'opère ; seule une infime fraction de ces inventions survit. Sachant cela, je trouve bizarre de se prosterner devant les plus jeunes, à un instant t , en faisant « oh regardez, ce sont des génies, ils sont mignons, ils inventent des trucs trop stylés » : bah non, c'est à 99 % de la daube inutile ; arrêtez de leur faire de la lèche gratuitement. . . Genre putain on dirait l'extase des gens qui ont découvert qu'on pouvait bouffer du poulet avec du riz et qui ont appelé ça « crousty » et y vouent un culte.

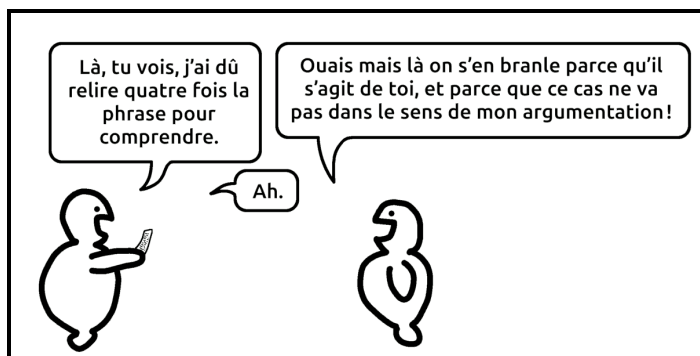
C'est bien beau que les dictionnaires gonflent à vue d'œil en ingérant de nouveaux termes, mais si on est incapable d'assurer la transmission et la continuité, ce n'est qu'un sparadrap plutôt qu'une réelle « bonne santé » pour notre langue. Avec le temps, certaines fractures apparaissent fatalement. Sommes-nous pour autant obligés, par exemple, de laisser des apprentis-marketeux rendre les menus de restaurants imbitables pour nos propres parents, en nous noyant sous les *ribs*, *dips*, *toppings*, trucs *snackés*, et autres *pickles* ? Qui plus est souvent juste pour « faire plus cool » ? Sommes-nous soudainement fâchés avec les travers de porc, les sauces (les Québécois parlent aussi astucieusement de « trempettes »), garnitures, nappages, et aliments saisis ou marinés ? Cela fait directement écho à ce que je disais plus tôt sur les influences publicitaires ou bureaucratiques, dont j'aurais souvent envie de me passer.

Ces ruptures générationnelles gratuites n'effraient pas que moi. Yves Montenay, en réaction au tract (une réaction autrement plus mesurée que d'autres que j'ai pu voir), note : ³⁶

« Je pense qu'ils sont passés à côté du problème principal : le maintien de l'intercompréhension entre francophones dans l'espace et dans le temps. [...] La langue structure la pensée. [...] Il faut que des textes anciens restent lisibles, non seulement en France, mais dans les autres pays de la francophonie. »

Il souligne en outre qu'il n'est pas rare que les régimes autoritaires tentent de balayer le passé – parfois en simplifiant justement drastiquement la langue, comme en Chine. Il faut préciser que ce mec trempe plutôt dans la démographie, l'économie et la géopolitique, ce qui apporte un contrepoint intéressant – notamment en matière de cohésion sociale, etc. – à l'approche purement linguistique.

Le plus fou, c'est que les partisans du tract ont tendance à dire, quand ça leur chante, que l'important est de se faire comprendre, mais :



36. <https://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Favenir-langue-francaise.org%2F3-reponses-aux-linguistes-atterres%2F>

Effort, pression et observation

Je rebondis sur les propos de Mireille Kentzinger (sur l'adaptation du vocabulaire et du registre de langue au contexte) pour rappeler qu'il existe aussi des notions d'efforts, souvent liées au respect pour autrui. Si on m'aborde totalement à l'arrache, oui, je peux mal le prendre – peut-être plus mal que si une quiche montre qu'elle a au moins fait un effort pour exploiter au maximum ses capacités. Le tract reconnaît d'ailleurs la nécessité d'être en mesure d'adapter son mode d'expression entre « échange spontané » et « débat construit ». Je pense que la dimension morale et culturelle n'est pas à négliger dans cette affaire : on peut avoir un vocabulaire stylé, etc., mais être un connard fini qui refuse de faire le moindre effort.

Concernant les problèmes de pression, les auteurs ont l'air d'être davantage conciliants quand c'est eux-mêmes qui l'exercent. . . Je fais ici référence à une de leurs mentions de l'Académie française. Alors, je vais être clair d'emblée : je ne suis pas fan non plus de l'Académie ; ce n'est pas le sujet qui m'intéresse ici. Ce qui m'a heurté, c'est quand j'ai lu :

« Sa seule Grammaire date de 1932 et a été tellement critiquée qu'elle n'a plus osé en publier d'autres. »

Je doute qu'à cette époque les Linguistes atterrés-e-s aient existé, mais quand même : je trouve ça moyen de se réjouir d'avoir terrorisé des gens et de les avoir dissuadés de tenter des trucs, plutôt que de les encourager à progresser et à revoir leurs points de vue. Le fait que quelqu'un se soit laissé intimider de la sorte – on pourrait presque parler de *cancel*, là – n'est pour moi pas un gage de non-qualité sur la durée, ni même peut-être au moment de la confrontation.

Le tract dit que la critique crée de l'insécurité, qui elle-même débouche sur une peur de s'exprimer. Alors OK, se payer la tête d'un accent régional c'est naze, mais quid de :

« J'ai remarqué que tu disais <truc> dix fois par jour. Je pense que ça serait plus facile à comprendre si tu disais plutôt <machin>.

— Oh là là ! Tu me critiques ! Puisque c'est comme ça, je ne dirai plus rien ! »

Ça, c'est juste puéril, casse-burne, et contre-productif pour tout le monde. Bref, ne criminalisez pas les conseils, bordel. C'est pas comme ça qu'on fait aller une société de l'avant, à mon humble avis, surtout qu'à défaut de terroriser le receveur, là, on terrorise celui qui a envie d'offrir son aide. Dans le même style : « Oh, là, là, la norme scolaire impitoyable ! » (Le tract n'est pas loin de dire ça, à des moments.) Oui enfin bon, on offre le bac à la Terre entière, quoi. Paye ton « impitoyabilité ».

L'objectivité est certes une vertu dans la pratique des sciences, mais, face à un processus évolutif, si on veut arriver à quelque chose d'un peu plus proche de l'optimum, il faut bien donner un peu de la voix de temps à autre. L'objectivité se mue bien vite en indulgence ; on ne veut tellement froisser personne qu'une sorte de culte de la médiocrité se développe. On protège à tout prix des gens qui s'expriment non seulement à l'instinct mais aussi avec une base de connaissances presque vide, parfois enfermés dans une bulle comprenant uniquement des personnes partageant les mêmes codes et opinions, voire méprisant l'extérieur de cette enclave.

Une fois informés de tel ou tel souci, des gens peuvent reconnaître que telle ou telle pratique qu'ils ont acquise par la force des événements est inférieure à une autre, et s'adapter en conséquence. Échanger sur ces sujets, si tant est qu'on le fasse posément, n'est pas « être un sale puriste » ; au contraire,

ça témoigne d'une certaine curiosité et de capacités d'observation. De plus, pour ma part, à force de parler de ces choses aux autres, je finis par être également plus critique envers moi-même, et par assouplir ou transformer certaines de mes pratiques. De surcroît, lorsqu'on fait des remarques aux autres, ils se sentent plus libres de faire de même avec nous.

Le tract estime totalement absurde de « juger des facultés linguistiques » à partir de l'orthographe. Le principal argument avancé est que « lire pour mieux écrire » ne marche pas pour tout le monde, ou en tout cas n'a pas la même efficacité pour tous. J'ai envie de dire : Et alors ? De manière générale, les deux restent largement liés, et progressent de pair, par les mêmes biais. Ce n'est pas parce que pour trois pelés et un tondu la règle de « la lecture qui aide » est bancale qu'on doit faire comme s'il n'y avait aucune corrélation pour qui que ce soit. . . On dirait presque qu'ils encouragent à ne pas lire, là, en plus. . . Ou en tout cas que ce n'est pas grave si cette pratique est en recul. . . Autant arrêter de fabriquer des médicaments, alors, aussi, tant qu'on y est, puisqu'ils n'agissent pas sur la totalité des patients avec la même réussite.

Dans ma scolarité, j'ai pu constater qu'une part importante (majoritaire ?) des élèves accueille les livres comme une corvée. Et encore, je n'étais pas dans des établissements spécialement tendus. Certes, on nous balance parfois des trucs peu digestes, mais c'est un genre de musculation. Je ferai un parallèle avec un enseignement qu'on m'a prodigué : si tu oublies un objet, aller le chercher a le mérite de te faire bouger ; autant le prendre positivement. Il faudrait encourager cet esprit au lieu de laisser les gosses mariner dans leurs plaintes qui, si elles les font rire à un instant t , s'avèrent plus tard autodestructrices.

Côté politique, on est passés de grands discours qui donnaient le sentiment d'assister à un moment d'histoire à « Yo, t'as vu les vidéos d'mon chien, sur TikTok ? ». Ce qui compte

pour être vu n'est même plus de dire des choses intelligentes (qui ne tiendraient de toute façon pas dans la durée impartie), mais de mettre, en fond de publication, les musiques à la mode qui biaisent les algos.³⁷ Le linguiste (!) du CNRS Damon Mayaffre déplore, à travers la « lexicométrie », cet appauvrissement... et souligne que quand on est enfin confronté à quelqu'un avec du vocabulaire, typiquement Macron, il s'en sert pour mieux esquiver, et ne rien expliquer.³⁸ Si même ça, ça fout le camp, et qu'on nous donne l'impression que c'est limite génial d'être au ras des pâquerettes, ça ne me semble pas être un très bon signe pour la « vitalité » de la langue.

D'aucuns arguent parfois qu'il est plus inclusif de laisser passer des modes d'expression approximatifs. Sauf que les autistes dans mon genre peuvent être mis mal à l'aise et avoir du mal à ingérer les informations ainsi distillées. Au bout du compte, je ne sais pas si c'est inclusif tout ça, mais moi en tout cas je suis exclu *de facto*. Personnellement, quand on m'aborde et que d'entrée de jeu il y a une tournure difficile à déchiffrer, je me tape une période de plusieurs secondes où il m'est grosso modo impossible d'écouter ou de lire quoi que ce soit. Cette surcharge cognitive, liée à un manque de prévisibilité et à trop d'attention portée vers les détails, est assez bien étudiée et documentée; on parle parfois de « surfonctionnement perceptif ». Cela ne relève nullement d'un caprice personnel.³⁹ L'inclusivité aveugle peut ainsi créer de nouvelles formes de validisme.

37. <https://web.archive.org/web/20250724165816/https://www.lapresse.ca/societe/chroniques/2024-07-07/les-politiciens-nouvelles-idolles-tiktok.php>

38. https://fr.wikipedia.org/wiki/Damon_Mayaffre

39. <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/16453071/>

Conclusion

Bien qu'au fond je sois globalement d'accord avec les suggestions à base de « Et si... » qui font office de verdict dans chacune des dix sections du tract, je trouve que la *manière* employée pour y arriver laisse à désirer, et qu'il y a des angles morts inquiétants. Comme certains autres détracteurs du tract (*no pun intended*), je ne peux m'empêcher de déceler là une sorte de déformation professionnelle, qui fait que les auteur·e·s se réjouissent de tout ce qui leur donne du boulot, des sujets d'étude, et qu'ils veulent partager cela avec le grand public. C'est assez louable, mais ce n'est pas nécessairement comme ça qu'on construit un édifice bien agencé et stable, et c'est précisément ce point qui peut faire surgir des « puristes réactionnaires ».

Enfin, dans cette époque où on se retrouve toujours coincé entre des extrêmes, je trouve que le tract prend une voie troublante, avec son côté ultralibéral, genre « les usagers ont toujours raison, les institutions ont toujours tort ». Plutôt que d'apaiser le débat, il remet une pièce dans la machine, esquissant une sorte de provocation que j'espère involontaire, là où la demi-mesure semblait plutôt s'imposer. Cette prise de parole des Linguistes atterré·e·s a accentué l'impression générale selon laquelle « la gauche veut que ça bouge ; la droite veut écrire comme des vieux pour toujours ». La réalité est un poil plus nuancée. On trouve en outre une réaction du collectif enseignant *Sauver les lettres* (« animé par un idéal scolaire de gauche ») qui, un peu comme moi, concède certaines qualités au tract, tout en relevant de sévères déconnexions vis-à-vis du quotidien des professeurs.⁴⁰

40. <https://archive.wikiwix.com/cache/?url=https%3A%2F%2Fwww.sauv.net%2FPDF%2FLes%2520nouveaux%2520Pangloss.pdf>

Cela ne retire évidemment rien aux informations intéressantes qui se trouvent dans le tract, mais, encore une fois, il y a différentes manières de faire chaque chose. Là, ça me semblait très perfectible. Notamment concernant la dernière section, intitulée « Linguiste, c'est un métier ». On s'attendrait presque à lire « donc pouet » juste derrière. Bon, je comprends ce qu'ils veulent dire, mais ça ne fait pas très ouvert et inclusif, tout ça. Et puis, je vous apporte un scoop : enseignant aussi, c'est un métier. De même qu'écrivain, etc.

Comme souvent, un dialogue serein et interprofessionnel serait tout indiqué, mais on assiste généralement plutôt à des séances de pugilat par pamphlets interposés. Le tout est attisé par des tribunes bancales dans la presse, et, pendant ce temps, les politiciens dansent.